

L'INCERTITUDE DU COMPROMIS À TRAVERS LE *TCHIGHIDA DU PÈRE* ARTHAUD DE KADJANGABALO SEKOU

Gnabana PIDABI

Ecole Normale Supérieure d'Atakpamé

gnabalex2@yahoo.fr

Résumé : L'homme est un être changeant. Ce changement se voit renforcé par les incertitudes de la vie. Fort de cela, les droits des individus, tant sur eux-mêmes que sur les choses, ne peuvent être déterminés que grâce à des compromis et à des concessions mutuelles, pour reprendre les propos de E. Durkheim(2007). Dans un univers ballotté par les idéaux pervers des hommes, où les différents protagonistes ne sont plus arbitres de leur propre vie, emportés qu'ils sont dans la folie des hommes, seules des concessions peuvent encore donner l'envie de vivre. Le roman de Kadjangabalo Sekou, *Le Tchighida du Père Arthaud*, est une fresque des dérives de la vie. Il présente des péripéties qui remettent en cause les promesses, sources d'un vivre ensemble. À travers une démarche fondée sur la sociocritique qui interroge l'implicite, les présupposés, le non-dit, les silences selon C. Duchet (2006), l'étude est parvenue au fait que la duplicité au sein des couples, les morts subites, le paraître, l'infidélité à l'égard de Dieu sont des corollaires de l'incertitude du compromis.

Mots clés : duplicité, dérives de la vie, compromis, le paraître, l'incertitude

Abstract : Man is a changeable being. This change is reinforced by the uncertainties of life. On the strength of this, the right of individuals, both over themselves and over things, can only be determined through compromise and give-and-take, according to E. Durkheim (2007). In a universe tossed about by the perverse ideals of men, where the various protagonists are no longer arbiters of their own lives, carried away as they are in the madness of men, only concessions can still give. Kadjangabalo Sekou's novel, *Le Tchighida du Père Arthaud*, is a fresco of the excesses of life. It presents twists and turns that call into question the promises, sources of living together. Through an approach based on sociocriticism which questions the implicit, the presuppositions, the unspoken, the silences according to C. Duchet (2006), the study came to the fact that duplicity within couples, sudden deaths, seeming, infidelity to God are corollaries of the uncertainty of compromise.

Keywords: duplicity, excesses of life, compromise, appearance, uncertainty.

Introduction

Le monde baigne dans la crise de confiance. Cette crise a pour soubassement les incertitudes de la vie. L'homme, être divers et ondoyant, n'offre plus de garantie face aux engagements pris. Les promesses, les compromis, sont de plus en plus imbus de frivolités. Le roman, substrat du vécu sociétal, relaie les dérives comportementales de la société. Le roman *Le Tchighida du Père Arthaud* de Kadjangabalo Sekou présente les dérives de la vie qui remettent en cause les compromis, sources d'un vivre ensemble. Il s'agit de la perte de valeurs sociales, un état de désorganisation, de déstructuration de la société dû à la disparition des normes et des valeurs communes aux citoyens du pays décrit. Cette perte trouverait sa justification dans le non-respect des conventions sociales, mieux, dans le renoncement des promesses faites. La situation anomique manifeste dans le texte justifie le choix du sujet « L'incertitude du compromis dans *Le Tchighida du Père Arthaud* ». Qu'est-ce qui sous-tend l'incertitude du compromis dans le texte ? L'inconstance humaine n'est-elle pas consubstantielle à la remise en cause du compromis ? La supercherie à l'égard des principes sacro-saints n'est-elle pas synonyme de la persistante du mal dans l'univers social ? Le décryptage du corpus permet d'élucider ce questionnement. Le compromis, selon le *Dictionnaire universel* (2020, [en ligne]), est un accord dans lequel on se fait des concessions mutuelles. Le compromis est souvent issu des concessions réciproques suite à une démarche. Celle-ci, présente dans la vie de tous les jours, se retrouve aussi dans la littérature qui n'est rien d'autre que le reflet du quotidien humain. S'il est vrai que le compromis fait partie des normes de la vie, le respect des concessions faites n'est pas souvent évident. L'objectif de la présente étude est donc de ressortir les différents mobiles qui fragilisent les compromis. À travers une démarche fondée sur la sociocritique qui, selon C. Duchet (2006), interroge les faits sociaux tels que l'implicite, le non-dit et les présupposés, l'étude s'active à analyser successivement la duplicité au sein des couples, le paraître et la conversion comme refuge.

1. La duplicité comme déni du compromis

Acte qui scelle un échange de promesses, le compromis est le résultat d'une négociation, d'une entente entre les parties en présence où chacune aura fait des concessions pour arriver à une solution commune. Ce principe est de mise à tous les

niveaux de la vie sociale tels que la cohabitation interhumaine et intercommunautaire, la réussite des projets, la formation des couples, pour ne citer que ceux-là. Pour E. Durkheim (2007, [en ligne]), « Les droits des individus, tant sur eux-mêmes que sur les choses, ne peuvent être déterminés que grâce à des compromis et à des concessions mutuelles ; car tout ce qui est accordé aux uns est nécessairement abandonné par les autres ». S'il est certain que de tels compromis sont quotidiens, le respect des promesses faites reste plutôt incertain. Dans *Le Tchighida du Père Arthaud*, le couple Jean-Claude-Corinne a fait voler en éclat le compromis qui les avait liés. *Le Dictionnaire français* (2020, [en ligne]) définit le mariage comme l'union de deux personnes reconnue de façon officielle par la loi ou les règles en vigueur localement, dans le but de s'unir à vie en formant un couple. S'unir à vie suppose que des concessions sont faites en vue de respecter les règles visant à consolider le couple. Ce principe vital n'a pas été respecté dans le couple Jean-Claude-Corinne dont l'époux en est le fautif au départ.

En effet, formé en France, ce couple de coopérants envoyé en Afrique a connu des déboires sur fond d'infidélité. L'infidélité de Jean-Claude a commencé en France :

En France, je m'étais résignée aux infidélités de Jean-Claude. La vie m'était devenue terne et sans éclat. Je m'endormais souvent seule dans le lit conjugal, incapable d'imaginer que je pouvais rendre à mon volage époux la monnaie de son billet de mensonges : réunion d'Etat-Major, mission, manœuvres, sorties de routine (K. Sekou, 2016, p. 26).

Une fois en Afrique, Corinne, à son tour, a décidé de rendre à Jean-Claude « la monnaie » de son billet : « Pour moi, loin des conventions, j'ai répondu à l'appel de mon cœur [...] Alors, peu m'importent les infidélités de Jean-Claude. Nous ne partageons désormais que notre état civil ; et c'est un double plaisir de tromper le trompeur » (LTPA¹, p. 25-26). La position de Corinne est claire, elle a choisi de rompre avec les « conventions », celles qui font office de compromis au sein du couple. Pour Corinne, « la raison s'évanouit dans l'émotion » (LTPA, p. 26). Cet évanouissement de la raison est consubstantiel à un désir, celui « de violer une loi, de pratiquer le vice » (LTPA, p. 26).

¹ Nous avons choisi de désigner le roman *Le Tchighida du Père Arthaud* par les initiaux LTPA.

La double vie qu'a choisi de mener Jean-Claude, rejoint plus tard par Corinne, constitue le motif de la rupture du compromis au sein du couple. Cette duplicité a commencé chez Jean-Claude depuis la France et s'est renforcée durant son séjour en Afrique. Pendant ce temps, il n'arrêtait pas d'appeler sa conjointe par la tendre expression « ma chérie ». Pierre-Henri Simon (1950) avait raison de caricaturer le mariage comme le droit de torturer l'autre en l'appelant « mon chéri » (Cf. *Dictionnaire universel*, 2020, [en ligne]).

Corinne, de son côté, a fait preuve de respect des conventions maritales en France, certes, par soucis de jurisprudence. Mais, une fois en Afrique, elle a laissé exploser son penchant libidinal, mieux, son désir de vengeance. Cette attitude explosive de Corinne serait relative au nouvel environnement et à la virilité présumée des Noirs. En France, le régime matrimonial est plus contraignant ; de plus, il est connu avec L. S. Senghor que la raison est Hélène alors que l'émotion est nègre. En tout état de cause, Corinne a su contenir ses désirs en France par commodité aux principes matrimoniaux. En Afrique, la raison s'est évanouie dans l'émotion à la vue d'Abaladjidja :

"Le voilà, me dis-je presque à haute voix, redressée sur mon siège, frappée de stupeur ; c'est lui. C'est bien lui. " Je me sens toute excitée. Je descends rapidement les marches de théâtre pour me rapprocher de la scène où, debout sans faute, il parle. Il faut que je fasse un effort pour ne pas lui sauter au cou. Il parle. De ma position en abyme, je contemple comme un dieu. Je n'écoute pas ce qu'il dit ; je le consomme du regard ; grand, beau, noir, très noir. Un noir très brillant d'où s'échappe la lumière de ses blanches dents quand il parle. Il n'y a aucun doute, il est le mâle que je cherche (LTPA, p. 30-31).

Cette minutieuse description de l'état émotionnel de Corinne à la vue d'Abaladjidja dit long sur, d'une part, le coup de foudre de cette française et, d'autre part, l'aura que représente le personnage d'Abaladjidja. Selon P. Popovic (2011, p. 7-38), la sociocritique interroge tout ce qui relève du sens et non de la signification (étant entendu que le sens est toujours mouvement et la signification arrêt). Cette assertion amène à s'intéresser au sens du patronyme « Abaladjidja ». Ce nom est dérivé de « Abalu » (le mâle) en kabiyè, langue parlée par une ethnie du nord du Togo. « Abalu » est dérivé de « abalutu » qui incarne la force, la vigueur, l'énergie, la fermeté, la témérité. Sous un autre point de vue, ces attributs laissent deviner chez l'homme une

grande abondance de liqueur séminale, donc de la virilité. Ainsi, le soupçon émis par Corinne à la vue du personnage n'est pas gratuit : « Abaladjidja, Abaladjidja. Ça n'a pas un lien avec quelque chose de... viril ? » (LTPA, p. 32).

En ce qui concerne Jean-Claude, son infidélité s'est accrue en Afrique. Les jeunes filles de la ville s'étaient offertes à lui, sur son plateau d'argent (LTPA, p. 85). Cette infidélité semble être le domaine de définition de la plupart des hommes haut placés. Le colonel Simson s'y illustre de la plus belle manière. Au-delà de ses cinq épouses, il en hébergeait encore une belle kyrielle dans ses nombreuses villas disséminées à travers la ville (LTPA, p. 33). Charlotte, jeune "akpenu"², symbole de l'honneur de jeune fille et de virginité, est tombée dans les mailles du colonel. N'eût été sa subtilité et sa sagacité, elle aurait pu tomber dans ce que le Colonel appelle « sa propriété, sa chose » (LTPA, p. 33). Ce qu'il y a lieu de retenir est que dans ces genres de relations, l'amusement prend le pas sur le sérieux, d'où cette leçon : « ... il n'y avait pas de compromis possible entre la distraction et l'amour » (LTPA, p. 64). De plus, « La confiance du mensonge, ça n'existe pas ça ! La confiance, c'est la vérité réciproque » (LTPA, p. 85).

Cette partie permet de voir que la duplicité ne fait pas bon ménage avec le compromis. La perte de confiance rompt avec le pacte, le compromis. L'homme, être changeant, mû par le semblant et le paraître, demeure souvent imprévisible dans ses choix et agissements.

2. Des conventions sociales au paraître

Une convention est une action qui consiste à contracter un pacte. Au pluriel, le terme signifie ce qui est convenu, ce qui résulte d'un pacte implicite. Les conventions constituent des contrats sociaux qui visent à instaurer un certain conformisme susceptible de maintenir l'équilibre au sein d'une société donnée. S'il est vrai que ces conventions participent au maintien de l'équilibre, il est aussi évident qu'elles

² Le akpenu, cérémonie d'initiation de jeune fille en pays kabiyè, permet à la société entière de juger que telle jeune était proprement accomplie pour le mariage. Akpenu c'est l'initiée qui s'y soumet pucelle. Le port de tchighida, la ceinture de perles de femmes, est le symbole de son honneur de jeune fille et en d'autres temps de sa virginité.

trahissent souvent l'instinct humain. L'attitude dite rebelle de Meursault, personnage de *L'Étranger* d'Albert Camus, illustre bien la dichotomie entre le conformisme et le libre arbitre. Dans *Les Compagnons de l'Escopette* de V. Méric (1930, p. 197), l'un des personnages lançait : « Mon vieil instinct d'individualiste me tient lieu de morale. Assez de blagues, de conventions, de poudre aux yeux ».

Il est clair que le respect des conventions prédispose l'homme aux apparences. Or, dans *Traité des apparences*, S. Espinosa (2017, [En ligne]) fait savoir que l'essence de la réalité échappe à la raison et que tout ce qui est humain s'inscrit dans le règne de l'apparence. Dans cette perspective, la beauté, la sagesse et l'amour relèvent du paraître et non de l'être. L'être se trouve ailleurs que dans le paraître alors que tout sens est caché, donc sujet à interprétation. De façon superficielle, réalité et apparence se confondent. Mais dans une approche profonde, il y a divorce entre l'expression et l'exprimé (entre l'idée communiquée et le contenu de ce qui est exprimé), le sens n'est jamais là, parce qu'il tient à une réalité que le paraître ne peut traduire.

Dans le roman *Le Tchighida du Père Arthaud*, nombreuses sont des situations qui se présentent et qui contredisent les dispositions conventionnelles. En effet, dans les habitudes du village de Wassi Laou, quand un homme meurt, on le pleure, on l'enterre, puis on fait la toilette funéraire. Mais, le décès inattendu de Paul, haut fonctionnaire et fils du vieux Sanaku, a tout changé. Avec la somptueuse organisation mise en place par le colonel Simson, les villageois sont devenus de simples spectateurs. Ce qui est pendant, c'est le contraste qui côtoie l'événement malheureux. Parmi les autorités présentes à la veillée funéraire, certains sont arrivées en compagnie de jeunes filles qui sont visiblement moins que leurs épouses (LTPA, p. 120). En temps normal, les convenances voudraient que ces autorités se déplacent avec leurs épouses pour marquer leur affliction, leur amertume. Malheureusement, le décor funeste matérialisé par la couleur noire du vestimentaire selon l'usage côtoie des intentions inavouées, des occasions de sortie de weekend. Le paraître se lit dans l'effort fait pour simuler l'affliction mais les réelles motivations sont à rechercher ailleurs.

Dans le même sens, le contraste se lit également entre le côté festif de l'enterrement et les pleurs. Le pasteur qui prêche pendant qu'il se restaure :

Entre deux coups de dents sur une belle cuisse de pintade, le Pasteur de Lomé parvient à élever une supplication. L'œuvre de Dieu est immense et ses voies insondables. Il n'est pas bon que des larmes viennent diluer un repas aussi consolateur, offert par votre magnanimité et béni par la grâce de l'Éternel (LTPA, p. 131).

Ces propos, chargés d'humour et de plaisanterie illustrent bien la théâtralisation de l'enterrement par l'homme de Dieu. Dans de pareilles circonstances, un repas, quelle que soit sa nature, ne peut consoler un cœur meurtri. De plus, les propos dithyrambiques du pasteur à l'endroit du Colonel Simson ne sont point dénués d'ironie. Il y a lieu de savoir que le nom Simson signifie en kabiyè « relent de la mort ». En réalité, ce colonel est suspecté dans bon nombre de cas de décès qui se produisent sous son nez à Lomé et dont il se contente d'organiser l'enterrement au village avec faste et avantage.

Pèlawalo (le mari des filles), jeune dévoué lors des préparatifs de l'enterrement, profite de l'événement malheureux pour satisfaire sa libido :

Il s'était promis de faire une seconde opération avant que le jerk d'Aphrodite ne s'en aille, mais le tragique de la situation l'en dissuade. ... Elle aussi s'est réveillée. Elle renoue son pagne avec cet art sensuel qui en soi exprime une sollicitation silencieuse. Le spectacle de ses fesses enserrées dans l'étoffe de pagne est vraiment aphrodisiaque. Pèlawalo regarde, tente de dissiper l'image de Paul, mais l'amertume a pris le dessus (LTPA, p. 128).

Elle est l'une des hôtesse venues de Lomé pour la circonstance. L'extrait mentionne bien qu'il s'agit d'une seconde opération. Cela sous-entend que de telles rencontres sont planifiées depuis l'arrivée des hôtesse pour la circonstance. Le jour, les deux jeunes sont dévoués à la cause qui les réunit, mais, la nuit, ils saisissent l'occasion, à l'insu de tout le monde, pour assouvir leur plaisir. Indépendamment des déterminations extérieures, ils répondent à leur libre arbitre. L'effort de se conformer aux convenances donne lieu au paraître. Pèlawalo est partagé entre deux situations pendantes : l'image de Paul et le spectacle « des fesses », le deuil et le sexe. Il lutte entre le chagrin et l'éros, l'ombre du défunt et l'instinct libidinal. À ce stade, tout ce qui va à l'encontre de l'instinct n'est que de l'apparence. Or, les apparences sont ce qui convient aux hommes plutôt que l'intériorité qui concerne le moi, l'intention, l'idée. La politique

de l'apparence est constamment pendante dans le choix d'un individu. À l'être, elle préfère le devoir-être³, un certain idéal. Loin de considérer l'homme en tant que tel, avec toutes ses passions qui l'animent, elle le prend dans ses rapports avec la morale, mieux les convenances.

Les individus étant des porteurs sempiternels de masques, à identité indéterminée, peut-on se fier à leurs faits et agissements ? Le leitmotiv « Vous croyez agir et vous êtes agi » (LTPA, p. 96-99) résume l'existence de l'homme qui repose sur la lutte entre volonté intime et forces extérieures. L'on nourrit l'intention de faire une chose, mais en fin de compte, il fait autre chose qui lui est dicté par des mobiles liés aux convenances sociales. Du coup, le paraître semble obnubiler la plupart de nos faits et gestes. Mais au-delà du paraître, certains individus se servent de couverture religieuse pour masquer leur vraie identité.

3. La conversion comme refuge

Le christianisme, présenté comme le baliseur et le répondant de l'entreprise coloniale en Afrique, a réussi à conquérir les cœurs des Africains. Le prosélytisme des missionnaires a suscité une adhésion massive des néophytes. Cela a abouti à une chrétienté de façade : « Le caméléon adopte provisoirement la couleur de la forêt afin d'échapper à la vue de l'être qui constitue une menace pour sa vie » (M. Béti, 1956, p. 251). L'attitude souvent incertaine des chrétiens africains dans l'assomption quotidienne de leur nouvelle foi est consécutive aux raisons d'adhésion à cette foi. Au cours du rituel du baptême, le prêtre se contente de s'assurer que le néophyte accepte, d'une part, les principes sacro-saints de l'église et, d'autre part, l'abandon total des pratiques anciennes dites « païennes ». Si ce rituel consiste à sceller le pacte entre le baptisé et sa nouvelle foi, le compromis reste incertain car l'officiant n'est pas en mesure de détecter les réelles motivations de cette conversion. De plus, il semble que les prêtres tenaient à satisfaire leur folie de grandeur, de célébrité. Le sens de l'attitude du Père Arthaud se trouve moins dans le rachat des brebis qui s'égarèrent que dans sa foi de célébrité : il est imbu de mégalomanie et de témérité.

³ La norme, le devoir-être, est le produit d'un acte de volonté qui convient à l'apparence ; le devoir-être n'a donc aucun rapport et ne peut en avoir aucun avec la raison.

La reconversion, puisqu'il s'agit des gens qui pratiquaient une religion, est un acte délicat qui exige du néophyte une ferme résolution, un renoncement à tout un ensemble de valeurs qui l'ont vu naître. C'est un reniement de soi : les us et coutumes, le culte des ancêtres, l'identité personnelle exprimée par le nom. Au vu de tout cela, certains néophytes se sont convertis sans conviction, sans la moindre volonté de changer de croyance ou de pratiques. Par suivisme ou souvent pour des raisons de convenance ou de protection, ils se sont fait baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Dans le roman *Le Tchighida du Père Arthaud*, la mission d'évangélisation a été confiée au père Arthaud. Parmi ses convertis, se trouve en bonne place la vieille Anaah. Très religieuse, elle est présente à tous les événements de la vie religieuse. Malgré ce dévouement affiché, elle est accusée de sorcellerie par le vieux Sanaku. Loin d'afficher une opposition à cette accusation, elle a plutôt défié tous les exorcistes sollicités pour la circonstance.

Jennifer, une stagiaire américaine, stupéfiée par l'attitude décomplexée de la vieille l'interrogea :

- Dis-moi, vieille Anaah. Et ta foi catholique, qu'est-ce que tu en fais ?

- Parle toujours, petite maligne ! L'église, c'est pour manger, boire, s'habiller et tromper le monde. Quelle meilleure couverture peut-il exister au-delà de mon assiduité, ma ferveur et mon zèle apparents pour l'église ? Je suis catholique, c'est bon pour la journée. La nuit, commence une autre réalité.

- Tu es effrayante, vieille Anaah !

- Tu me réjouis plutôt, petite blanche (LTPA, p. 168).

Ce bref échange renseigne sur le degré de témérité de Anaah dans sa pratique maléfique. Le sorcier est présenté dans la culture africaine comme un « mangeur d'âmes ». Il possède une force maléfique telle qu'il peut nuire à autrui, même à distance, en lui enlevant sa force vitale.

Généralement, l'adhésion à la conversion se matérialise par l'adoption d'un nom chrétien. Ce prénom qui est celui d'un saint, devrait déteindre sur la vie, la personnalité de celui qui le porte. À travers ce nom, le néophyte doit s'efforcer de suivre les pas de son saint patron dans sa vie de chrétien. Ce choix du nom chrétien

n'est pas constaté chez la vieille puisque Anaah⁴, nom authentique, signifie littéralement « qui est le voyant ? ». Alors, la question que l'on se pose est de savoir pourquoi cette vieille très dévouée ne porte pas de nom chrétien. Il est vrai que certains missionnaires, moins exigeants, cherchaient à comprendre la signification et la portée de certains noms authentiques. Cette modestie leur permettait de garder ou de refuser le nom selon qu'il soit porteur de bonheur ou de malheur. Mais dans le cas de Anaah, l'on ne peut pas dire que ce nom est porteur de bonheur, puisque, qui dit « voyant », parle de clairvoyance et donc du mysticisme. N'est-ce pas le début d'une complicité avec le Père Arthaud ?

Relativement au nom, notamment le nom propre, R. Barthes (1974, p. 329-358) insiste sur la pertinence de son choix compte tenu de son caractère significatif : « Un nom propre doit toujours être interrogé soigneusement, car le nom propre est, si l'on veut dire, le prince des signifiants ; ses connotations sont riches, sociales, symboliques ». Ainsi, le nom propre Anaah n'échappe pas à ses connotations. Elle est la plus voyante des voyants (charlatans) sollicités pour son exorcisation. Malgré cette hardiesse, elle fait partie des fidèles les plus proches du père Arthaud. Le vieux Sanaku, dans son entretien avec le père Arthaud, à propos de Anaah, disait ceci :

Tu as récupéré ceux que nous excluions du milieu de Wassi Laou, sans te poser de question. Aucun peuple ne décide arbitrairement de se séparer des siens. Marchant sur la croyance à notre animisme cannibale, tu as fait de ses *élukéna* (mangeurs d'âmes) tes ouailles les plus sincères. Tu as fin de ton église le giron de notre mort ... Tu construis une société carnivore de la nôtre. Si nous mourons, tu fertiliseras. Mais méfie-toi, le vers est mauvais pour tous les fruits, pas pour un seul (LTPA, p. 172).

Si dans *Un Sorcier blanc à Zangali*, le père Marius détruit les fétiches qui continuent de trôner à l'intérieur de la case des convertis Kuya et Tumbé en menaçant ses ouailles, dans *Le Tchighida du Père Arthaud*, le père Arthaud est plutôt complice du simulacre ourdi par Anaah.

⁴ Nous avons interprété « Anaah » en tant que nom authentique suivant sa signification dans la langue kabyè. Toutefois, il se peut que l'auteur ait voulu créer une confusion avec l'onomastique du nom "ana" qui est dérivé du terme hébreu « hanna » ou "Hannah", qui est traduit par "Grâce". L'équivalent du nom en France est "Anne". Dans tous les cas, cette autre possible interprétation ne conviendrait pas avec celle que nous avons retenue car "Anne" ne rime point avec les pratiques maléfiques qu'incarne « Anaah ».

Ce qui se passe est une lueur jetée sur la vérité de la vie chrétienne africaine : « Anaah est une sorcière. Un prêtre essaie de la protéger. C'est ainsi que le christianisme sauve l'Afrique : en s'offrant comme le paravent des sorciers, des démoniaques, des envoûteurs et de toutes les mauvaisetés de notre peuple » (LTPA, p. 175). Il a été question plus haut de l'église de façade et, dans ce roman, toutes les discussions qui tournent autour de Anaah démontre ce fait. Toutes les promesses faites lors du baptême sont du ressort de la langue de bois. Les convertis sont tous les jours à l'église pour chanter et louer Dieu. L'Église, maison consacrée à Dieu, est devenue la case de tous les sorciers qui savent y trouver un refuge assuré : « À aucun moment, se convertir n'a signifié, pour eux, abandonner la voie de diable » (LTPA, p. 175).

Le hiatus entre l'accord de principe et la pratique de la foi religieuse demeure dans la manière dont les préceptes religieux sont transmis aux catéchumènes. En effet, l'enseignement de la religion est fait comme une leçon de morale, une profession de foi sans crédit, une juste négation des valeurs ancestrales. S'agissant du crédit à accorder aux préceptes enseignés, J. Proudhon (1858, p. 70) écrivait : « Nous sommes arrivés, de critique en critique, à cette triste conclusion : [...] ; que tous ces mots Droit, Devoir, Morale, Vertu, etc., dont la chaire et l'école font tant de bruit, ne servent à couvrir que de pures hypothèses, de vaines utopies, d'indémontrables préjugés ; [...] ». Bien évidemment, le simple enseignement de ces valeurs n'offre aucun crédit en ce qui concerne l'appropriation et, surtout, la mise en pratique de celles-ci. De ce fait, l'enseignement de la morale à l'église semble être une utopie. Elle inculque les convenances interhumaines. Or le conformisme à ces convenances relève du paraître qui n'est autre que du simulacre.

L'échec avoué de l'exorcisation de Anaah a donné plus de force à cette sorcière qui demande à être blanchie. De rires sinistres aux rires obscurs en passant par les rires souillés, cette mégère, très narcissique, a défié tous ceux qui croyaient encore au triomphe du bien sur le mal. Elle déclare sans ambages : « Je suis invincible, moi Anaah, la reine de la nuit, la mère de la sorcellerie. Jamais je ne mourrai » (LTPA, p. 225). L'écho des rires sarcastiques de la sorcière ne faisait que plonger les villageois dans un désespoir inouï. Devant la peur et la terreur qui glaçaient les esprits alourdis,

seul le philosophe Abaladjidja a gardé un calme serein. Lui seul connaissait la solution, mais laquelle ?

Le nœud gordien de la résistance de Anaah résidait dans un pacte conclu avec le père Arthaud. Ce nœud, c'est le tchighida⁵ de Anaah à la taille du père Arthaud. La rupture de ce tchighida par Abaladjidja a coupé le souffle à Anaah, apportant ainsi la paix à tous les habitants de Wassi Laou. S'il est curieux que des convertis portent des amulettes jusque dans la maison de Dieu, il est plus scandaleux de voir un prêtre porter des grigris protecteurs d'une fidèle. Cette curiosité inédite, plutôt ce mystère se lit d'ores et déjà sur la première de couverture. En effet, cette couverture donne à lire une croix entourée du tchighida en question et cinq cauris au pied de la croix. La croix, supplice de Jésus-Christ crucifié, symbolise le christianisme et donc la foi chrétienne. Le tchighida symbolise le pacte scellé avec la mort et qui constitue la force mystique et satanique de Anaah. Le cauri, espèce de coquillage qui servait de monnaie, est traditionnellement utilisé en Afrique par les devins et les charlatans pour prédire ou lire l'avenir d'une personne ou les forces maléfiques qui l'assaillent. Il représente dans ce sens un pouvoir magique. L'on déduit que l'encerclement de la croix par le tchighida veut dire que la foi chrétienne est embrigadée par la force satanique de Anaah et que tout cela repose sur un pouvoir magique dont la seule détentrice se trouve être Anaah, la sorcière. La corruption du père Arthaud par Anaah renseigne davantage sur cet embrigadement.

Au demeurant, tout l'effort déployé par le père Arthaud pour convertir les cœurs n'est qu'apparence car reposant sur un simulacre. Le compromis qui scelle la vie sacerdotale de l'homme de Dieu est annihilé par les forces maléfiques. Pour tout dire, le père Arthaud croit agir mais il est agi par une force extérieure qu'il ignore.

⁵ Le tchighida porté généralement par les femmes, lorsqu'il est confectionné à base des perles ordinaires, n'attire pas trop de curiosité. Celui dont il est question dans le texte est non seulement confectionné à base des cauris, mais aussi, il renferme un mystère dont seule Anaah détient les tenants et les aboutissants.

Conclusion

L'objectif de la présente étude était d'identifier les différents mobiles qui rendent incertains les compromis sociétaux. À travers une approche sociocritique fondée sur l'interrogation de l'implicite, des présupposés et du non-dit, l'étude, à partir des interstices du texte du corpus, a ressorti divers éléments qui remettent en cause les convenances, sources d'une vie harmonieuse. Le compromis, socle de cohésion au sein d'un couple est souvent remis en cause du fait de la double vie, de la volatilité et de l'évanouissement de la raison au profit de l'émotion. La duplicité ne fait pas bon ménage avec le compromis. Sous un autre registre, l'homme, être changeant, mû par le semblant et le paraître, reste imprévisible dans ses choix et agissements. Le respect des conventions sociales relève du paraître trahissant ainsi les réelles pulsions de l'homme. La théâtralisation de l'enterrement dans le roman renseigne davantage sur l'inadéquation entre le compromis et les forces agissantes. Sous l'axe religieux, le compromis reste davantage incertain. L'église de façade prend des propensions au détriment de la foi chrétienne. Toutes les promesses faites à Dieu lors du baptême ne tiennent leur teneur qu'à partir des seules formules liturgiques prononcées lors du rituel. L'on se met d'accord sur le fait que là où il n'y a pas de croyance, il n'y a pas de blasphème. Le roman est une exploration de la vie humaine qui se fait à travers des systèmes d'interprétation et donne un effet de vérité qui ne pourrait être obtenu autrement. Elle suscite une réflexion sur les idéalizations collectives et fait surgir le non-dit en jouant avec les orthodoxies et les incertitudes. C'est à cette besogne que s'est livré K. Sekou à travers *Le Tchighida du Père Arthaud*. Ainsi fait-il la richesse du patrimoine littéraire togolais.

Références bibliographiques

Corpus :

SEKOU Kadjangabalo, 2016, *Le Tchighida du Père Arthaud*, Lomé, Éditions Awoudy.

Autres références :

BARTHES Roland, 1974, « Analyse textuelle d'un conte d'Edgard Poe », *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse, p. 329-358.

BETI Mongo, 1956, *Le Pauvre Christ de Bomba*, Paris, Présence Africaine.

CAMUS Albert, 1942, *L'Étranger*, Paris, Gallimard.

DUCHET Claude, cité par KOVÁCS Ilona (dir.), 2006, *Introduction aux méthodes des études littéraires*, Budapest, Bölcsész Konzorcium.

DURKHEIM Emile, 2007, *De la division du travail social*, Paris, PUF, <https://www.puf.com/content/de-la-division-du-travail-social>. Consulté le 16/09/2021.

ESPINOSA Santiago, 2017, *Traité des apparences*, Paris, Les Belles Lettres. <https://www.lesbelleslettres.com/livre/3229-traité-des-apparences>. Consulté le 17/09/2021.

MERIC Victor, 1930, *Les Compagnons de l'Escopette*, Paris, Editions de l'Epi.

PHILOMBE René, 1969, *Un sorcier blanc à Zangali*, Yaoundé, NEA.

POPOVIC Pierre, 2011, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques*, p. 7-38.

PROUDHON Joseph, 1858, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, Tome 1, Paris, Garnier frère.

SIMON Pierre-Henri, 1950, *Les Raisins verts*, Paris, Seuil.